

Note(s) de lecture : *Le manifeste pour la psychanalyse*¹

La psychanalyse est-elle à inclure dans le champ des psychothérapies ?
À cette question, les six auteurs du *Manifeste pour la psychanalyse*² répondent.

Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge sont, avec d'autres, à l'origine de la pétition du même nom contre la loi Accoyer en 2004³.

Le livre paru en 2010 aux éditions La Fabrique a donné lieu à de nombreux débats et échanges dans les écoles et associations analytiques où il a été présenté. Au-delà des discords d'écoles auxquels chaque auteur pourrait renvoyer de par son appartenance comme membre, cet ouvrage adressé à un public plus large que celui des seuls analystes vient déployer explicitement ce qui fait la spécificité de la psychanalyse, ce qui pourrait être son lien particulier à la cité et invite les écoles et associations d'analystes à entrer dans ce débat éthique et politique.

Les parties résumant l'ouvrage ci-dessus empruntent largement des formulations du livre auxquelles le lecteur est renvoyé.

L'être humain est un être de langage. Quand je parle, le fait que je parle ne peut être inclus et objectivé dans ce dont je parle, ainsi le langage interdit de structure à celui qui s'en saisit de s'inclure dans le dire du moment où il le dit. Il y a refoulement. Il y a de la perte générée par tout acte de parole, de structure.

Les auteurs rappellent que dans la phase primaire d'incorporation du symbolique par le corps biologique, une grammaire des pulsions se constitue suivant la polarité actif/passif, et s'ordonne autour des objets, le sein, la voix, les fèces, le regard.

Ces objets perdus sont issus du manque intime propre à chaque sujet produit par la première séparation vitale. Ces pulsions sont à la limite du somatique et constituent le positionnement matriciel du sujet dans sa relation aux autres.

Freud a caractérisé l'objet de la pulsion comme cet objet perdu dont la quête orienterait le désir du sujet.

¹ Texte écrit et adressé aux *Carnets* de l'Epsf en octobre 2011 puis repris avec quelques ajouts en octobre 2012.

² Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon, Erik Porge, *Manifeste pour la psychanalyse*, éd. La Fabrique, 2010.

³ L'EpSF n'était pas signataire de cette pétition ; des membres de l'EpSF l'ont signée à titre individuel. NDLR.

Lacan a fait de cette perte le moteur de la parole dans la cure. Cet objet *a* est ce qui met en marche la parole analysante, il est agent dans le discours de la psychanalyse tel qu'articulé dans la théorie des quatre discours de Lacan.

La psychanalyse pose que le sujet est habité par un savoir qui lui échappe nommé l'inconscient, qui est mû par un désir dont les objets lui sont inconnus. Ainsi ce qui peut assurer sa jouissance ne peut être saisi par son savoir. Or, c'est dans ce savoir insu que résiderait la vérité du sujet.

Le sujet défini par la psychanalyse, sujet de l'inconscient, suppose donc l'hypothèse de l'inconscient et sa division de structure.

Lacan, suivant Freud, s'efforcera de montrer que les structures du langage sont celles de l'inconscient.

Ainsi, l'objet de la psychanalyse est l'inconscient et le sujet est divisé du fait de ce savoir inconscient à venir dans la parole analysante.

Le lieu analytique, lieu de parole, inauguré par le dispositif de la cure, donne au sujet accès à ce savoir inconscient. Un des effets de ce trajet étant que « celui qui est parvenu à savoir un bout de ce qui le meut est libre de se couler ou non dans le moule social⁴ ».

Le symptôme analytique va se révéler comme ce qui originairement présentifie le refus du sujet d'être dicté et joui par l'Autre (maternel d'abord) dans une relation où son être de sujet serait annihilé, dans une relation où il y aurait complémentarité des sexes (fusion).

La dissolution du symptôme dans la cure signera un nouveau pas du sujet dans le processus de séparation de l'Autre par un retournement du fantasme grâce auquel le sujet consent à ne plus être l'objet qui alimentait la jouissance de l'Autre.

Il y a là un saut, un franchissement dans la position du sujet, qui procède d'une opération par et sur le transfert qui met en jeu ce qui de l'inconscient est déchiffrable à partir de l'actualisation de son noyau sexuel dans la relation à l'analyste. Le but de la cure étant d'obtenir la résolution du transfert, le sujet analysant se séparant du couple analysant-analyste.

Pour le *Manifeste*, l'enjeu d'une psychanalyse sera donc de démonter le fantasme qui pervertit le sens du symptôme en faisant accroire au sujet qu'il est coupable de jouir et criminel d'être satisfait. Une analyse peut permettre au sujet de se séparer de son automaticité à l'obéissance et de sa propension à faire de sa vérité subjective l'alibi de ses mauvais coups, donnant lieu ainsi à un lien social débarrassé des obscénités du groupe.

Ainsi les auteurs indiquent que la fin d'une psychanalyse vise à la reconnaissance que le savoir n'est pas dans le sujet mais dans le symptôme qui le supporte. Ce symptôme peut donc suppléer à l'absence des Noms-du Père avec laquelle il ne se confond pas pour la psychanalyse. Il s'agira donc pour le sujet en fin d'analyse d'assumer son être générationnel sans s'y réduire, et

⁴ *Manifeste pour la psychanalyse, op. cit.*, p. 132.

s'identifier à son être de symptôme sans en pâtir. Il s'agit avec Lacan d'aller au-delà de l'adaptation aux idéaux de la société. Ainsi, la psychanalyse se fonde sur un rapport au symptôme qui vise à en extraire la vérité et non à l'éradiquer en vue d'une normativité.

Pour les auteurs, il s'agit d'un franchissement au terme duquel le sujet a entraperçu le point de collage par lequel il était agi dans le fantasme de l'Autre. Il ne s'agit donc pas de parler pour la psychanalyse de recherche de la guérison, mais d'un effet psychothérapeutique venant, comme l'indiquait Freud, « de surcroît » dans ce trajet.

La formation de l'analyste introduit à une disjonction entre la vérité — qui se dit dans l'erreur, le lapsus, les formations de l'inconscient — et le savoir qui s'affrontent dans un rapport qui divise le sujet.

La formation elle-même est référée aux formations de ce désir inconscient. Ainsi devenir analyste est une question en soi au cœur de la formation de l'analyste, qu'il est de la responsabilité des écoles de psychanalyse de maintenir vive. Par ailleurs, les auteurs remarquent que toute psychologie est fondée sur le postulat que l'inconscient est non pas un savoir mais une erreur cognitive de jugement.

La psychologie prône donc l'unité du sujet par la conquête d'un savoir à venir par les neurosciences notamment.

La pensée scientifique prône un sujet qui est transparent à lui-même, ayant pouvoir d'appréhender clairement ses objets et d'en décider. Il n'y a donc ni refoulement, ni inconscient au sens freudien dans ces approches.

Les auteurs rappellent que pour Lévi-Strauss la psychanalyse « est comme un mythe individuel que le malade construit à l'aide d'éléments tirés de son passé⁵ » ; en revanche « pour la cure chamanique, il définit un mythe social que le malade reçoit de l'extérieur et qui ne correspond pas à un état personnel ancien⁶ ». Il y a donc disjonction entre l'objet de la psychanalyse et l'objet de l'anthropologie, du social. Il y a disjonction entre sujet de l'inconscient et individu social, sujet du social.

Les auteurs situent cette disjonction comme ligne de partage entre psychothérapie et psychanalyse.

Les savoirs du champ psychologique deviennent des propositions auxquelles les sujets doivent souscrire comme à des injonctions normatives dans le cadre de la santé mentale. Le savoir est savoir du bien-être à enseigner à des individus ignorants de leur propre bien. La psychologie se situe de ce point de vue du côté du discours universitaire et, pour le *Manifeste*, s'inscrit comme agent d'une gouvernementalité nouvelle, encadrée et évaluée.

Dans ce cadre, le symptôme est à éradiquer et le but d'une thérapie est de guérir, c'est-à-dire revenir à un état identique antérieur. Pour les auteurs, les

⁵ *Ibidem*, p. 122-123.

⁶ *Ibidem*, p. 123.

psychothérapies visent à ce que chacun se tienne à sa place, qui est son poste de travail, d'où il consomme.

La psychologie propose donc un autre sujet que celui de l'inconscient que le *Manifeste* qualifie de sujet du social comme lieu d'unification des facultés, affects, compétences satisfaisant aux idéaux de la société.

La psychothérapie dans sa pratique va user de la suggestion et instrumentaliser le transfert. Il s'agira de déconditionner, changer les habitudes du sujet pour les réadapter aux idéaux de la société en suscitant ainsi un apaisement du symptôme.

Dans sa formation, la psychothérapie mettra en accord savoir et vérité et consentira aux normes de bonnes pratiques et d'évaluations dictées par le discours universitaire et exigées par les instances gouvernementales (loi Accoyer).

Psychanalyse et psychothérapie sont donc totalement distinctes du point de vue épistémologique, dans leur visée, dans leur méthode et leur formation. Assumer cette distinction est une question essentielle pour la psychanalyse, la menace actuelle étant pour elle de se faire inclure dans le discours psy du temps.

Pour les auteurs du *Manifeste*, la psychanalyse fait objection aux discours du temps et doit assumer sa place dans la ronde des discours sans s'en exclure. Ceci suppose de maintenir ouvert un certain nombre de questions : la formation de l'analyste et la procédure de la passe. Le *Manifeste* soutient la position d'une formation assumée par les écoles d'analystes qui se doit de résister à l'ingérence du législateur, de l'état, dont la fonction et la logique de représentation s'opposent radicalement au principe de non ingérence d'un tiers dans le lien social à deux que constitue le discours analytique.

Ainsi les auteurs insistent sur le fait que la question de « pourquoi devenir analyste » reste comme trou au cœur de la formation de l'analyste et qu'il y a lieu de maintenir la dimension de l'acte analytique comme radicalement distincte d'un acte juridique.

La position du *Manifeste* par rapport à la passe n'apparaît pas comme tranchée, une variabilité des énoncés semblant illustrer des tendances différentes des auteurs quant à ces questions. Ainsi, certains énoncés du texte font écho aux débats actuels autour de la passe et aux tendances existantes dans différentes Écoles et associations à considérer la passe, soit comme une procédure de validation, reconnaissance de l'analyste ou vérification, soit comme une expérience exempte de toute dimension de validation, au même titre que la cure, mais dans l'intension ; cette expérience donnant lieu ou pas à nomination, témoignage vers les Écoles, association ou plus largement la communauté

analytique quant à un savoir qu'elle permettrait d'acquérir sur la formation du désir de l'analyste⁷.

Ainsi le *Manifeste* questionne également les échanges épistémiques dans les associations de psychanalyse sur leur positionnement par rapport à la distinction entre Symptôme et Nom du Père autour des questions de suppléance, égalité, Nom du père comme mode général du symptôme qui, d'après eux, selon l'option théorique choisie, indiquerait la pente plus ou moins prise vers la psychothérapie ou vers la psychanalyse.

Il s'agit de maintenir une logique moebienne, une lecture topologique congruente au fonctionnement de la parole et du langage, qui dialectise sur ce mode le rapport de la psychanalyse à la cité, et maintient l'articulation topologique entre psychanalyse en intension et en extension ; la psychanalyse en extension, l'institutionnalisation notamment, ne devant pas se faire au détriment de la psychanalyse en intension, en tentant de répondre à la demande du législateur.

Afin de maintenir cette position extrême de la psychanalyse par rapport à la cité, le *Manifeste* propose que les analystes dans leur clinique accueillent les nouvelles formes de demandes issues du discours du temps avec une attention particulière portée aux entretiens préliminaires afin d'amener le sujet à entrer dans le discours analytique.

Les auteurs invitent, en suivant Freud et Lacan, à passer d'une logique de l'objet perdu à une logique de la jouissance, supportée par la rigueur d'une topologie moebienne.

Les échanges et discussions entre analystes, écoles, associations dans leur diversité semblent nécessaires mais parfois difficiles. Les auteurs questionnent cette difficulté et la dispersion actuelle des analystes en reprenant, le long de cette logique moebienne, la question de la dissolution de l'EPF comme point de fixation pour les différentes écoles et associations lacaniennes. Ce point serait d'après les auteurs à relire comme envers d'une fondation, qui aurait été instituée par Lacan dans l'acte même d'énonciation du dire de la dissolution.

De fait, cet ouvrage, en éclaircissant le champ et l'objet de la psychanalyse, vient répondre de façon rigoureuse aux attaques récentes et incessantes dont la psychanalyse a fait l'objet, notamment au travers des éditions

⁷ Le livre *Le Manifeste pour la psychanalyse* a été pour partie à l'origine de mes interrogations sur la passe qui donneront lieu à une intervention dans le cadre des rencontres de « l'a-troisième » du 5 novembre 2011 puis au texte « École, école, une liecture » publié dans les *Carnets* de l'EpSF, n° 85, mars-avril 2012.

du *Livre Noir de la psychanalyse* et du livre de Michel Onfray, *Le crépuscule d'une idole*⁸.

Une critique du livre de Charles Melman, *L'Homme sans gravité*⁹ et de la position du groupe de contact s'y entend également.

Une proximité avec les avancées du Forum des Champs Lacaniens et notamment avec le travail de Colette Soler sur l'importance du champ de la jouissance comme outil que Lacan nous a laissé pour appréhender le discours actuel, s'y lit aussi.

Il aura été explicité clairement la distinction entre psychanalyse et psychothérapie, situer la psychanalyse comme éthique par rapport au discours actuel auquel chacun est confronté dans son quotidien, venant ainsi renouveler la question de ce que peut être un style de vie, un quotidien vécu en congruence avec une éthique analytique. Au un par un, au jour par jour, qu'est-ce-que signifie se situer dans cette éthique et tirer la conséquence de ce que cette expérience originale enseigne ?

De même, si le lieu de l'école n'est pas à lire comme un intérieur, dans l'école, opposé à un extérieur, hors de l'école, mais comme un espace moebien, quels enseignements en tirer quant à l'accueil dans les écoles de psychanalyse¹⁰ ? Les auteurs du *Manifeste* soulignent l'importance renouvelée des entretiens préliminaires suscités par des nouvelles formes de demande de cure ; l'accueil dans une école de psychanalyse comme auditeur ou membre participe-il de cette même logique ?

Ainsi, supposer que des praticiens des psychothérapies comportementalistes, que des étudiants formés par le discours universitaire actuel puissent venir écouter, participer aux séminaires de l'EpSF car concernés par la psychanalyse, peut permettre d'accueillir cette altérité et, sans céder sur notre positionnement éthique, ménager un accueil, une voix/voie, un trajet à ceux qui ne participent pas encore de l'éthique analytique.

Si l'École peut vouloir dire « certains lieux de refuge [...] contre [...] le malaise dans la civilisation¹¹ », on peut se rappeler que le refuge (de montagne) est ouvert à tous, à tous ceux qui en trouvent le chemin et insistent jusqu'à l'atteindre ; la porte se doit d'en être ouverte, non pas à tous vents, mais pas seulement à ceux connaissant déjà le « mot de passe », appartenant déjà au même discours, aux mêmes codes, aux sens convenus dans l'entre-soi propre à tout groupe constitué, fût-il École. Supposer dans nos adresses lors de

⁸ Catherine Meyre [dir.], *Livre noir de la psychanalyse*, Paris, Les Arènes, 2005, et Michel Onfray, *Le crépuscule d'une idole*, Paris, Grasset, 2010.

⁹ Charles Melman (entretiens avec Jean-Pierre Lebrun), *L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Paris, Denoël, 2002.

¹⁰ Depuis l'écriture de cette « note(s) de lecture », ma participation au cardo de l'EpSF depuis 2011 m'a permis de poursuivre cette réflexion.

¹¹ J. Lacan, « Préambule de l'Acte de Fondation de l'EFP », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 238 ; repris dans le texte de présentation de l'EpSF, 1994.

séminaires, colloques, réunions internes aussi bien, un ailleurs à cet entre-soi peut-il faciliter l'accès aux sentiers escarpés que propose l'analyse à d'autres sujets issus d'autres discours et pouvant tout autant s'adresser à l'École ? Témoignage reçu indique que cela n'est pas toujours ainsi. Et dans ce cas, celui-là, postulant, auditeur, curieux, passe son chemin, bouche close, et retourne à la séduction du discours du temps. Il n'y a pas rencontré.

Comment donc y faire avec cette articulation sans la lire comme intérieur et extérieur de l'École, sans que cette distinction claire entre psychanalyse et psychothérapie soit lue par ceux issus de ce discours là comme rejet radical et invalidation de leur savoir, comme position « supérieure », voire méprisante, d'une psychanalyse se croyant plus éthique qu'une autre pratique ? Ne pas opposer à l'invalidation de l'hypothèse de l'inconscient par le discours ambiant, une invalidation des savoirs psychologiques actuels mais une réelle distinction épistémologique, c'est, il me semble, à cette réflexion que *Le Manifeste pour la psychanalyse* invite.

Le discours actuel prône la satisfaction immédiate, éradique la dimension du manque lié au désir pour ne fonctionner qu'au niveau des envies à satisfaire. Ce discours produit-il encore des sujets pouvant adresser leur demande à la psychanalyse ? Comment la psychanalyse peut-elle faire publicité de sa différence par rapport aux psychothérapies qui vont venir répondre à la demande de satisfaction immédiate ? Promouvoir l'éthique analytique, sans la perdre, dans un monde où vaut la normalisation comme « accès au bonheur » et à la satisfaction immédiate des envies est une tâche difficile. Cependant des « clients » de la psychothérapie peuvent s'apercevoir, à l'usage, de la dimension normalisante issue de ces techniques et s'interroger sur l'usage de la suggestion utilisée par ces pratiques. La névrose, le malaise persistant, il y a donc toujours là lieu pour construire un trajet qui passe par d'autres « chemins qui ne mènent nulle part » *dixit* Heidegger.

Comment donc se situer au quotidien sur ce bord extime et maintenir pour d'autres l'accès à ce discours de la psychanalyse, à ce lien social unique, alors même que le discours actuel tend à invalider l'hypothèse de l'inconscient et du refoulement primordial au profit d'une fiction organiciste, mécaniste et efficace des comportements de l'être humain, oublié comme parlêtre ?

Freud et Lacan, chacun dans leur style, ont su faire résonner dans le discours de leur temps les questions propres à l'analyse. *Le Manifeste* propose que la psychanalyse, congruente à sa logique, sa topo-logique, maintienne ouverte sa place dans la pluralité et la conflictualité des discours¹², c'est-à-dire dans la politique, et apporte le débat dans la structure d'ensemble des discours.

¹² Voir le chapitre « La cité dans la psychanalyse ».

Ce livre vendu à 3 000 exemplaires, tirage rare pour un livre de psychanalyse actuellement, y contribue.

Sa lecture peut, peut-être, renouveler les questions des Écoles de psychanalyse concernant en quoi, et comment, nos débats d'école, nos colloques, nos séminaires peuvent participer à cette position possible d'une école¹³ de psychanalyse dans la tension des discours actuels, autrement que comme « refus-je » face au malaise dans la civilisation.

¹³ À écrire « une École » ou « une école » ? La question de l'homotopie (ou non) ou du nouage entre école comme communauté d'expérience et École comme institution est au travail depuis, notamment lors des rencontres de *l'a-troisième*.